

Claire évoque l'équipe AFI à Polambakkam (en 2011)

[Pour les infirmières de l'équipe, le travail à l'hôpital était monotone. Le manque de reconnaissance de leurs services et la mauvaise perception de la profession médicale pour les soins infirmiers les rendaient insatisfaites.]

Pendant longtemps, je ne me suis pas rendu compte de cette situation. Vivre et travailler ensemble dans un endroit restreint représenta une réelle difficulté pour l'équipe et le respect de chacune. Nous n'avions pas l'occasion de sortir individuellement car la distance vers les villes les plus proches - Pondichéry et Madras était de plus de 90 km. Il y avait peu de transport public à ce moment-là et jusqu'en 1969 n'avions pas de voiture. Avec le recul, je me rends compte que le fait que j'étais en même temps le médecin en charge du Centre et le chef d'équipe (jusqu'en 1966) créa une situation tendue et que je n'ai pas laissé suffisamment d'espace à mes coéquipières.

Dr. Hemerijckx déclara qu'il était AFI et il participa à certaines de nos activités comme les prières du soir. Cela aussi créa quelques problèmes au sein de l'équipe en limitant nos propres interactions personnelles. Nous n'avons pas discuté de cela en équipe. Sur le campus, nous étions un peu isolées, comme un groupe étranger "de l'autre côté de la route". A un moment, nous étions quatre ou cinq AFI à vivre et circuler en groupe. Cela nous coupa de nos relations avec nos voisins. Après 1966, nous n'étions plus que deux et nous avons été complètement intégrées avec le personnel et leurs familles. (...)

Les conditions de vie difficiles peuvent expliquer en partie les changements rapides parmi les AFI à Polambakkam.

Hélène Eenberg, une infirmière française, a trouvé la vie d'équipe difficile et le Dr Hemerijckx un boss dur à la tâche. Elle a quitté les AFI en 1958 et est retournée à Lyon comme infirmière.

May Flynn, une Canadienne, a succédé comme "Maîtresse de maison". Elle assimila le Tamil très rapidement. Malheureusement, sa santé était fragile. Elle ne pouvait supporter le climat et les conditions de vie à Polambakkam. Elle retourna au Canada après un an.

Thérèse Théoret, une infirmière du Canada, remplaça May en charge de la maison et travailla à l'hôpital. Après 4 ans, elle partit en congé et ne revint pas.

Godelieve Houtart, une infirmière belge, est venue pour prendre en charge la formation des travailleurs de la lèpre en milieu rural. Ce fut, pour elle, un grand contraste avec la formation à laquelle elle était habituée pour les infirmières en Belgique. Elle fut bientôt invitée à rejoindre l'équipe de Tiruvalla où elle se sentait plus à l'aise.

Carmen Lanthier, une infirmière canadienne, rejoignit l'équipe qui avait besoin de renfort. Après deux ans, en 1964, elle fut rappelée par le Conseil AFI pour prendre en charge le centre de formation AFI à Montréal. Elle est revenue plus tard.

Maria Sievert, un médecin allemand, avait récemment rejoint les AFI. Elle a trouvé difficile de s'adapter aux conditions "primitives" du Centre. Elle a rejoint un hôpital voisin allemand bien équipé, en 1963, et a quitté les AFI.

Dolorès Laliberté, une infirmière canadienne, a été en charge du personnel de l'hôpital et du dispensaire général. Avec Francine ma nièce, elles ont commencé une activité sociale avec les femmes *dalits* du village. Après 4 ans à Polambakkam, en 1966, elle est allée en congé, et à son

retour, elle a rejoint un programme d'études supérieures au Collège de soins infirmiers à New Delhi. (...)

Le fait que nous vivions dans un village, pour les lépreux et sous l'autorité du gouvernement nous a coupées de la communauté chrétienne. Nous n'avons pas eu la possibilité de communiquer avec les jeunes et de les initier à ce que signifiaient les AFI. Certaines jeunes filles nous ont été recommandées par des amis prêtres mais, pour elles et leurs familles, il était trop pénible d'avoir à vivre dans un village et surtout en contact avec la lèpre, qui était un stigmate dans la classe instruite de la société. Nous avons eu un prêtre résident avec nous pendant environ cinq ans. Le premier d'entre eux était un merveilleux jésuite français, âgé de 77 ans, en Inde depuis 1911. Il avait eu la lèpre, mais nous l'avons traité et guéri, il a partagé avec nous sa riche expérience dans le Tamil Nadu.

Du point de vue de la vie d'équipe, en vivant et travaillant ensemble, nous avons eu beaucoup d'échanges informels. Mais au niveau plus formel, je ne peux pas dire qu'il y avait une interaction suffisamment profonde pour nous aider à grandir en tant que personnes. Je n'ai pas développé d'amitiés profondes, sauf avec Simone et Carmen. Même avec Simone, il y eut des moments de silences sans réelle communication. C'est beaucoup plus tard dans la vie, que nous nous sommes retrouvées à nouveau et que nous avons développé une profonde amitié. En tant que chef d'équipe, on me demandait d'envoyer des rapports au conseil. Pour la plupart, il s'agissait de rapports très factuels, mais je me souviens d'une fois où j'ai dû signaler des situations plus personnelles et cela a été mal pris. Je me souviens de Simone me faisant remarquer que j'étais insensible.

(...)

(traduit des Notes de Claire, écrites à Trivandrum en 2011, pour un livret coordonné par Nalini Nayak , "The story of AFI - MISH in India")